

8306

7/9 Rue main

No. 1.

23 SEPTEMBRE 1892.

LA

KERMESSE

REVUE HEBDOMADAIRE

SOMMAIRE :

<i>Prospectus</i>	LA DIRECTION
<i>Quasi un accident de chemin de fer</i>	L'hon. J. ROYAL
<i>Le R. P. Lacombe</i>	L'hon. A.-B. ROUTHIER
<i>Où l'on voit Dieu</i> (Poésie).....	L'abbé F.-X. BURQUE
<i>Les glaces</i>	BENJAMIN SULTE
<i>Une impression d'enfance</i>	S. LESAGE
<i>Il y a quarante ans</i>	ERNEST GAGNON

QUÉBEC

LEGER BROUSSEAU, Editeur

11 & 13, rue Buade

AP5
K4

59278

Bonne Nouvelle !!



L'une des branches les plus attrayantes
de la Kermesse, est sans contredit la

TABLE DE LA LOTERIE

VOUS y trouveront dans les **2000** lots dont elle se compose, un joli objet pour CHAQUE billet pris. TOUS les numéros sont GAGNANTS et afin de procurer le plaisir de la surprise à chacun on les a mis au prix très modique de **25** CENTIMS. Plusieurs lots sont d'une grande valeur.

On pourra aussi se procurer ce journal-souvenir à la

TABLE DE LA LOTERIE

A visiter laquelle le public est instamment invité.

MIRIAM.

ON DEMANDE

On demande des agents pour la ville et la campagne. Bonne commission payée. S'adresser entre 7 et 8 heures du soir à Raoul Renault, 46 Rue du Palais, ou par lettre, Boîte 308, Québec.

LA KERMESSE

REVUE HEBDOMADAIRE

PROSPECTUS

La *Revue* que nous présentons aujourd'hui au public est une œuvre de charité, dont le profit, s'il y en a, devra retourner au bénéfice de l'Hôpital du Sacré-Cœur. Aussi nous nous flattons qu'elle recevra, toute modeste qu'elle est, un chaleureux accueil des personnes charitables qui composent la majeure partie de notre population.

Le prix de l'abonnement pour la série complète, qui comprendra dix fascicules de seize pages chacun, est d'une piastre, et de dix centins pour chaque fascicule, paraissant le vendredi de chaque semaine d'ici au commencement de décembre.

Nous étant assuré le concours de nos littérateurs les plus en renom, nous pouvons assurer le public que la *Kermesse* ne publiera que des écrits originaux, l'on n'a du reste qu'à jeter un coup d'œil sur le sommaire de ce numéro, pour constater que peu de publications ont vu le jour sous des auspices plus favorables.

Parmi les collaborateurs qui nous ont promis leur patronage, nous pouvons citer :

L'HONORABLE M. J. ROYAL,	L'HONORABLE JUGE A.-B. ROUTHIER,
M. L'ABBÉ CASGRAIN,	M. BENJAMIN SULTE,
M. L'ABBÉ F.-X. BURQUE,	L'HONORABLE M. HECTOR FABRE,
L'HONORABLE M. T. CHAPAIS,	M. L'ABBÉ LAFLAMME,
M. ERNEST GAGNON,	M. S. LESAGE,
M. J.-E. ROY,	M. J.-P. TARDIVEL,
LE DR N.-E. DIONNE,	M. J.-M. LEMOINE,
M. J.-E. PRINCE,	M. ERNEST MYRAND.

Nous enverrons la *Kermesse* régulièrement, chaque semaine, à toute personne qui nous aura fait tenir la somme d'une piastre, avec son adresse.

Chaque fascicule contiendra la liste des abonnés de la semaine.

Le comité de direction sur qui retombe la responsabilité de cette œuvre, est composé de l'honorable M. Thomas Chapais, C. L., de MM. Ernest Gagnon, secrétaire du département des Travaux publics, J.-E. Prince, avocat, et N.-E. Dionne, secrétaire de la rédaction. L'on pourra s'adresser à ce dernier pour tout ce qui regarde cette *Revue*, excepté pour les abonnements que notre éditeur, M. Léger Brousseau, s'est chargé de percevoir.

LE COMITÉ DE DIRECTION.

QUASI UN ACCIDENT DE CHEMIN DE FER.

(PAR L'HONORABLE J. ROYAL)

Les Trembles, près Montréal,
ce 23 mai 1892.

Ma bien chère Antoinette,

J'ai promis de t'écrire lorsque mon mariage serait décidé. Il l'est depuis hier soir. Le contrat en a été fait et passé par devant maître N., notaire, son confrère qui est un autre notaire, et toute ma famille. Le bonheur se lisait sur la noble figure de Jules, mon fiancé ; et moi aussi j'étais heureuse, heureuse de mon amour, fière du sien, heureuse de la joie qui éclatait autour de moi et de toute cette affection qui m'enveloppait comme d'une chaude atmosphère. S'il fait bon d'aimer, n'est-ce pas meilleur de se sentir aimée ?

Le croiras-tu, cependant ; j'ai été à un doigt de faire retarder indéfiniment ce mariage, et de renvoyer aux calendes grecques la signature du contrat, du moins avec Jules.

— Avec Jules, me dis-tu ?

— Oui, ma chère, avec le même Jules.

Imagine-toi que j'ai cessé de l'aimer pendant toute une demi-journée, et que si..... Mais c'est une histoire que je vais te raconter ; tu verras à quel terrible danger j'ai échappé, et de quel triste roman j'ai failli être l'héroïne ou la victime.

Tu te souviens, sans doute, de mon départ de Toronto, il y a déjà trois mois. Sœur Marie, toi, Emma et Nellie m'aviez accompagnée à la gare, et si le domestique du couvent n'avait eu l'esprit de porter mes innombrables petits bagages dans la voiture du train, je crois que je ne serais pas encore partie. On avait tant de choses à se dire ; on avait peur d'oublier un détail ; et puis il fallait s'embrasser une dernière fois : bref, toi qui es toujours si raisonnable, tu m'as poussée dans le train au moment où la lourde machine s'ébranlait, et je vous ai toutes aperçues un instant, le dernier, à travers un voile de larmes. Il était huit heures du matin. Quand j'entraï dans le Pullman pour aller prendre mon siège, tous les voyageurs étaient déjà assis et occupés à s'installer. Aucun ne me parut avoir l'air triste : évidemment personne autre que moi ne venait de faire ses adieux au couvent. Le nègre du wagon me montra l'endroit où mes bagages formaient un assez respectable monticule ; moi aussi je me mis à m'installer, pendant que le train traversait les rues de la ville au milieu d'un bruit assourdissant de ferraille, de vapeur, de cloche et de cris d'enfants. Enfin, je m'assieds à mon aise, entourée de mes paquets comme d'un mur de place forte, et je tirai un livre, non pas tant pour lire que pour me donner une contenance. Mon cœur et ma tête étaient en ébullition, je n'avais que faire de chercher à me distraire. Les bons et doux souvenirs du pensionnat, les amies

que je quittais, les adieux à cette vie calme qui se terminait brusquement, l'inconnu dans lequel j'entrais, tout cela dansait dans mon esprit pendant que mes yeux distraits voyaient la campagne ensoleillée qui filait à côté du train. Maman avait glissé un billet dans la lettre que mon père m'avait écrite, pour m'annoncer que des raisons de famille lui faisaient hâter mon retour à la maison avant l'époque des vacances. Mon Dieu ! Deux années de pensionnat anglais, j'en avais bien assez lorsqu'il avait été entendu, je crois, qu'une seule année devait suffire. Ma santé qui s'était bien trouvée du changement d'air, quelque épidémie dont on avait voulu me tenir éloignée, un voyage en Europe entrepris par mon père et ma mère, telles avaient été les causes de mon éloignement prolongé. Enfin, je rentrais à la maison. J'avais hâte d'embrasser papa toujours si bon, si dévoué ; et maman que je n'avais pas revue depuis six longs mois. Sans doute, mon frère devait aujourd'hui être un homme, puisqu'il venait d'être reçu médecin. Et mes petites sœurs, se souviendraient-elles de moi ? Et mon ancienne chambre, et la vieille bonne Joséphine, qui nous avait tous élevés, et les grands arbres du jardin qui me rappelaient de si heureux moments, et notre église si propre, si pieuse, si recueillie, et M. le Curé, notre bon ami à tous..... Tu le vois, je n'avais pas besoin de livre pour m'occuper, ni des journaux qu'un employé du chemin de fer venait de m'offrir.

—Et ce billet de maman, me dis-tu ?

En effet, j'oubliais. Le voici :

MA CHÈRE ENFANT,

Combien j'ai hâte de te serrer dans mes bras ! Accours vite ! Ton papa te donne ou plutôt croit t'avoir donné toutes les nouvelles ; je suis sûre qu'il a fait un oubli que je répare à l'instant. Te rappelles-tu de M. Jules Lefebvre, ce grand garçon, un peu timide, dont le père est l'associé du tien, et qui était venu passer deux semaines chez nous il y aura tantôt quatre ans ? Eh bien ! il est arrivé d'Europe depuis deux mois ; il est devenu, paraît-il, un ingénieur distingué ; il a passé deux ans à étudier à Paris et à Londres et revient son portefeuille bourré de certificats les plus flatteurs. C'était avant son départ un des élèves brillants de l'École du Plateau de Montréal. Est-ce que cela l'intéresse ?—A bientôt—je t'embrasse en attendant avec toute l'affection que tu connais à

TA MAMAN.

Si cette nouvelle m'intéresse, je le crois bien ! Jules dont je t'ai si souvent entretenu ; je disais Jules tout court entre nous ; devant lui et devant le monde je ne l'ai jamais appelé autrement que Monsieur Lefebvre bien gros, gros comme le bras ; eh bien ! il est arrivé ! A force de t'en parler, tu le connais, j'en suis sûre, aussi bien que moi. C'était un bon chrétien ; il était intelligent, aimable, discret, timide même, ce qui lui allait bien, car, en général, me disais-tu, les jeunes gens le sont trop peu :—et puis il tenait au milieu de mes études une telle place dans mon petit cœur que le piédestal que nous lui avions élevé ensemble ne me semblait jamais assez haut ni assez

orné.—Oui, il est de retour après une longue absence à l'étranger : mais vais-je le reconnaître sous les traits que je ne suis plus à lui donner ? Le Jules idéal, connu il y a quatre ans et qui n'a cessé de croître en perfections dans mon esprit depuis cette époque, sera-t-il le Jules de demain ? Ce billet de maman m'a rendue toute songeuse. Peu à peu les incidents de mon départ se sont fondus comme en une brume légère dans mon esprit, et l'image de Jules sur ce fond a fini par se détacher nette, vivante, telle que le temps et mon imagination se l'étaient créée. Il a été mon premier amour ; j'avais seize ans : lui aussi m'aime, ou plutôt il m'a dit qu'il m'aimait, et je t'ai bien des fois raconté cet épisode dans tous ses détails tel que le lendemain je le racontai à maman. Et puis, je suis partie pour ce vilain Toronto où il est impossible heureusement de s'anglifier, parce qu'on y est plus anglais qu'à Londres. Jules aujourd'hui doit être barbu et très-sérieux, car on dit qu'il n'y a rien de plus sérieux qu'un ingénieur ; il doit avoir contracté un léger accent parisien, ce qui ne me déplaira pas :—est-il resté bon chrétien ? Et puis, il a dû dans ses voyages oublier comme une pâle vision d'un passé lointain la jeune fille que tu connais. Bref, c'est un monstre, et je suis bien décidée à ne plus l'aimer, si je m'aperçois qu'il a démérité.

—*Tickets!* cria le conducteur debout près de moi.

Je fis un soubresaut ; l'employé sourit, et me pria de l'excuser ; il faisait sa ronde et me pria de lui laisser voir mon billet. Mes voisins me regardaient un peu curieusement.

—On vous a fait faire fausse route, Mademoiselle, me dit-il après avoir examiné le billet que je lui avais tendu ; vous auriez dû prendre le train du Grand Tronc à huit heures cinq, et non celui du Pacifique Canadien. Voici ce billet dont sans doute la compagnie vous remettra le prix à Montréal, et je suis obligé de vous prier de vouloir bien payer votre passage.

Tu vois mon ennui : j'avais pris un train pour un autre, et, naturellement le mauvais ; or, il fallait payer. Et ma bourse ? Je cherche, je fouille, je bouleverse tous mes paquets, je regarde jusque dans mon livre ;—rien ; pas de bourse ; j'ai perdu mon argent ! Pendant ce temps, le conducteur m'examinait, et quand, désespérée, je dus avouer mon malheur :

—Bien fâché, Mademoiselle, mais il me faut le prix de votre passage : vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, me forcer à le payer moi-même à la Compagnie ?

Le ton de cet homme, mon isolement absolu, la perte de mon argent, les résultats que j'entrevois, tout cela se présenta à la fois à mon esprit, et les larmes me jaillirent des yeux. Que faire ? J'allais proposer à l'employé de prendre ma montre comme garantie de son paiement, lorsqu'un Monsieur qui, avec une dame âgée, occupait le siège voisin du mien, me pria poliment de lui permettre de régler mon affaire avec le conducteur. Je l'en remerciai vivement, et, toute honteuse et gênée, je l'assurai que mon père, dont je lui

donnai l'adresse, se ferait un plaisir et un devoir de reconnaître le service qu'il venait de rendre à sa fille. La vieille dame, en entendant prononcer le nom de mon père, m'adressa aussitôt la parole et me fit fort gracieusement l'offre de ses services.

—J'arrive d'Essex, me dit-elle, et je retourne à Québec pour les fêtes cardinalices ; Monsieur que voici a bien voulu se charger de moi jusqu'à Ottawa, et, si vous l'agrez, tous deux nous nous chargerons de vous.

(A continuer.)

LE R. P. LACOMBE

J'ai lu quelque part, qu'un bon curé de campagne rencontra un jour Napoléon I, et s'arrêta devant lui pour l'examiner avec une attention marquée.

Le grand empereur s'en aperçut et dit :

—“ Quel est ce bon homme qui me regarde ainsi ?

—“ Sire, dit le curé, je regarde un grand homme, et vous regardez un bon homme : chacun de nous deux peut profiter.”

Très belle parole d'une haute portée philosophique ! Nul doute, en effet, que s'il peut être utile d'examiner la grandeur, il ne l'est pas moins de contempler la bonté.

N'oublions pas, du reste, que la bonté n'exclut pas la grandeur, et que celle-là même peut être un moyen d'arriver à celle-ci.

Je me suis rappelé cette histoire, quand j'ai connu pour la première fois le R. P. Lacombe. J'ai senti que j'étais en présence de la bonté ; et quand, plus tard, j'ai connu ses œuvres, et mesuré l'autorité qu'il a acquise parmi les populations du Nord-Ouest, j'ai compris que la bonté était arrivée à la grandeur.

Les Sauvages, qui jugent un homme au premier coup d'œil avec une perspicacité remarquable, ont immédiatement deviné la vertu caractéristique du R. P. Lacombe, et ils lui ont donné un nom qui signifie : “ celui qui a bon cœur.”

Il y a quarante ans qu'il porte ce nom, et qu'il témoigne en toute occasion la tendresse de son cœur aux malheureux enfants des prairies et des bois.

Un jour—c'était en 1852—un homme, jeune encore, mais qui était déjà une grandeur, puisqu'il venait d'être sacré évêque de Saint-Boniface, se rencontra avec cet homme bon qui était jeune aussi et qui se nommait Albert Lacombe. La grandeur et la bonté se comprirent, et toutes deux s'embrassèrent.

Le même zèle apostolique échauffait ces deux cœurs, et depuis lors ils ont travaillé de concert à cette vigne du Seigneur dont nous admirons aujourd'hui les fruits merveilleux.

L'homme bon est devenu grand à son tour ; et l'autre a continué de

grandir, jusqu'à devenir le souverain spirituel d'un immense pays—et presque le souverain temporel de sa race dans l'Ouest canadien.

Dans le monde, on juge de la grandeur d'un homme d'après celle du théâtre sur lequel il joue son rôle. Grâce à cette erreur, ce n'est pas l'homme qui illustre le théâtre où il figure, c'est le théâtre qui grandit l'homme et lui donne de l'éclat.

Et c'est pourquoi l'histoire de la vraie grandeur est à refaire, puisqu'elle laisse dans l'ombre tous les grands acteurs des théâtres ignorés.

Qui sont-ils ? Qui songe à eux et se rend compte de leurs œuvres ?

Les rôles qu'ils jouent sont tout simplement des personnifications du dévouement, de l'héroïsme, de la vraie civilisation, du vrai progrès ; mais ils se cachent au fond des solitudes, dans des contrées sauvages et inconnues, et ils n'ont pas de foule qui les acclame.

Dès lors, ils ne comptent pas pour ceux qui exploitent l'histoire à leur profit, et qui sont surfaits et grandis par elle au détriment du vrai mérite.

Mais qu'importe à ces grands hommes méconnus qui achètent au prix des souffrances du présent les progrès de l'avenir dont nous jouissons déjà ? Ils ne sauraient se passionner pour les succès d'un jour ! Ils ont l'âme assez élevée pour n'ambitionner que les biens d'outre-tombe et la gloire définitive !

En fin de compte, ils ont raison, puisqu'il n'y a que les choses qui demeurent qui soient dignes de notre attention.

Mais nous, nous avons tort de méconnaître leur mérite et de les reléguer dans l'oubli.

Quand nous louons et encensons les hommes politiques, ou les grands industriels, qui par leurs travaux ont agrandi notre patrie et ouvert à la colonisation les immenses territoires du Nord-Ouest, nous faisons bien ; mais nous ne devons pas oublier dans nos éloges ces courageux missionnaires, qui ont été les précurseurs des grands capitalistes, et qui ont tracé les premiers les grandes routes que les ingénieurs ont suivies !

A.-B. ROUTHIER.

PENSÉES DE JOUBERT

N'élève pas ce qui est fragile.

Dans l'embarras de savoir quelle est l'opinion la plus vraie, il faut choisir la plus honnête.

Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

Tout luxe corrompt ou les mœurs ou le goût.

OU L'ON VOIT DIEU

*Invisibilia Dei per ea que facta sunt, intellecta,
conspiciuntur.*

Rom, I. 20.

I

On dit que l'univers en matière cosmique,
Était à l'origine, entièrement réduit ;
Qu'une vapeur immense et partout identique
Existait au milieu d'une profonde nuit.

Eh bien ! répondez-moi, parlez, je vous adjure,
Atomes primitifs, êtes-vous éternels ?
Ou le point de départ de toute la nature
Dépasse-t il encor vos principes mortels ?

LES ATOMES.

Le fait que votre esprit, avec indifférence,
Nous conçoit existant ou n'existant jamais,
Prouve l'inanité de toute votre essence :
C'est Dieu qui vous créa : nous ne venons qu'après !

II

On dit que la chaleur, mère de la lumière,
Pénétra l'univers dans cet état gazeux ;
Et que l'attraction sépara la matière
En des amas distincts, devenus globuleux.

Atomes, répondez, êtes-vous par essence,
Doués d'attraction, et chauds et lumineux ?
Dites, pouvez-vous seuls expliquer la présence
De ces globes divers, si vastes, si nombreux ?

LES ATOMES.

Sans cesse nous perdons et chaleur et lumière :
En vous le feu brillant n'est donc pas essentiel !
L'attraction non plus : autrement la matière
N'eût formé qu'un seul globe immense, universel !

III

On dit qu'une autre force apparut dans l'espace,
Que les globes enfin se mirent à tourner ;
Que des anneaux géants, rompus de la surface,
À l'entour des soleils finirent par rouler.

Atomes,—Ces soleils, ces terres, ces systèmes
 Trouveront-ils en vous leur explication ?
 Vous est-il naturel de tourner sur vous-mêmes,
 Et d'imprimer aux corps cette rotation ?

LES ATOMES.

Oh ! c'est Dieu qui lança les systèmes solaires !
 Forcé à l'intérieur, forcé à l'extérieur :
 Ces deux activités sont deux forces contraires :
 Les mettre ensemble en nous, quelle funeste erreur !

IV

On dit que par les lois d'affinités chimiques,
 Le refroidissement, la gravité des corps,
 Notre monde provient des éléments cosmiques,
 Tel qu'aujourd'hui nos yeux le voient avec transports.

Atomes, quelles sont ces lois de la matière ?
 N'est-ce que le hasard ou la fatalité ?
 Vient-elles de vous ? Est-ce à vous que la terre
 Doit tous ses minéraux et sa stabilité ?

LES ATOMES.

Non ! Ne sommes-nous pas d'espèces différentes.
 Avec nombre et mesure, avec proportion ?
 Cherchez donc en Dieu seul ces lois intelligentes,
 Merveilles de sagesse et de précision !

V

On dit qu'en certains corps la croissance, la vie,
 La reproduction apparurent un jour ;
 Qu'en eux-mêmes ces corps ont trouvé l'énergie
 Pour animer partout ce terrestre séjour.

Atomes, qu'avez-vous à dire en ce mystère ?
 Est-ce de vos flancs bruts un effort spontané ?
 En vous multipliant, en remplissant la terre,
 Est-ce de vous qu'enfin tout végétal est né ?

LES ATOMES.

Quelle aberration ! Quelle affreuse folie !
 Entre l'atome inerte et l'atome agissant,
 La distance est immense, insondable, infinie !
 Nul ne peut la franchir que le Dieu Tout-Puissant !

VI

On dit que l'animal, autre forme vivante,
 Dans les airs, dans la mer, sur le sol verdoyant,
 Appart à son tour, plus parfait que la plante,
 Marchant, sentant, criant, entendant et voyant !

Atomes, dites-nous, est-ce là votre ouvrage ?
 Etant organisés au sein du végétal,
 Avez-vous pu, d'un bond, opérer le passage,
 Et devenir enfin matière d'animal ?

LES ATOMES.

Non ! Impossible à nous de franchir cet abîme !
 Entre la plante aveugle et l'animal qui sent,
 C'est une différence admirable et sublime,
 Une énigme, un mystère encore plus pressant !

VII

On dit que par milliers les espèces éteintes,
 Dans les terrains anciens se retrouvent partout ;
 Et qu'issus de ces morts, aux fossiles empreintes,
 Les genres actuels leur ressemblent en tout !

Atomes, est-il vrai que toutes ces espèces
 Viennent d'un germe seul, par transformation ?
 Animaux, végétaux, lentement et par pièces,
 Sont-ils le simple fruit d'une évolution ?

LES ATOMES.

Tout vivant sur la terre est parfait dans son type :
 On revoit nulle part la monstruosité :
 Preuve que chaque espèce a son propre principe,
 Et que Dieu la doua d'immutabilité !

VIII

Et pour couronnement, voici l'homme qui pense,
 L'homme qui délibère, agit de son plein gré,
 Qui parle, se connaît, jouit de la conscience,
 Et trouve en son esprit l'univers concentré !

Atomes, d'où vient donc une telle excellence ?
 Vos tissus les plus fins et les plus délicats
 Ont-ils pu sécréter la fière intelligence
 Qui darde jusqu'au Ciel ses rayons, ses éclats ?

LES ATOMES.

Devant l'esprit humain que l'univers s'incline !
 Voilà le vrai chef-d'œuvre et l'image de Dieu !
 Sur le plus noble corps une haleine divine
 Peut seule expliquer l'homme et son âme de feu !

IX

Le monde a rendu témoignage :
 Quelle voix peut être plus sage ?
 Ainsi donc, mon Dieu ! l'on Vous voit,
 Ou mieux, l'on Vous touche du doigt,
 Quand Vous produisez la matière,
 Et la chaleur et la lumière,
 Avec foyers d'attraction,
 Et double révolution
 De tous les astres dans l'espace ;
 Quand les minéraux à leur place
 Viennent sûrement se ranger ;
 Lorsque viennent se dégager
 Les mille espèces végétales
 Et tant de formes animales
 Qui ne s'entrecroisent jamais ;
 Lorsqu'enfin, prodigue à l'excès,
 Vous soufflez votre intelligence,
 Et communiquez votre essence
 Au corps du roi de l'univers :
 Oui ! c'est à ces titres-divers,
 Seigneur, que Vous êtes visible,
 Qu'avec un bonheur indicible,
 On se prosterne devant Vous.
 Il nous est si cher et si doux
 De penser que notre origine,
 Étant de noblesse divine,
 Nous devons retourner un jour
 Vivre en votre propre séjour !
 Combien aveugles, misérables,
 Combien insensés et coupables
 Les méchants qui ne Vous voient pas !
 Pour eux, tout devient ici-bas
 Horreur, nuit profonde et mystère.
 L'homme sans foi se désespère.

D'où vient-il ? Et quelle est sa fin ?
 S'il meurt, où sera-t-il demain ?
 Voilà le terrible problème
 Qu'il roule toujours en lui-même,
 Et qui le glace de terreur.
 Mais pour moi, je Vous vois, Seigneur,
 Je vis, je crois, j'espère et j'aime,
 Et mon seul bonheur, c'est Vous-même !
 De plus en plus ravissez-moi !
 Augmentez sans cesse ma foi !

F.-X. BRUNER, Ptre.

Fort Kent, Maine, juillet 1892.

LES GLACES.

En lisant une lettre du baron de La Montan, écrite de Québec, l'été de 1684, je trouve ce gentilhomme fort scandalisé de voir les Jésuites boire du vin à la glace et de l'eau glacée. Il regarde cela comme une volupté inouïe, et, sans tenir compte que le Canada manufacture de la glace gratuitement ; de plus, que les Jésuites avaient eu la bonté de l'inviter à leur table, La Montan s'élève contre ce qu'il prend pour un sybaritisme signalé.

Je ne pouvais concevoir son étonnement et, dans l'un de mes ouvrages, je me suis borné à le tourner en ridicule, mais voici que je découvre dans un coin de la bibliothèque fédérale une foule de renseignements concernant l'usage de la glace dans la boisson et les mets au temps jadis,—ce qui me donne à réfléchir.

À l'époque en question, les glaciers n'existaient pas en France. Un Italien du nom de Procope possédait le secret de fabriquer de la glace, qu'il servait sous la forme d'une vitre cassée par morceaux irréguliers, comme par suite d'un accident. Il mêlait cette glace pilée avec des confitures et parfois dans le vin de bouche. La cour et quelques grands seigneurs utilisaient ce produit de l'intelligence italienne.

En 1676, je lis dans les statuts des limonadiers de Paris, les expressions : “ vendre des glaces. eaux de gelées ”, ce qui montre que l'on employait ou de la neige ou de la glace à frapper les breuvages, et que l'on faisait cette glace au fur et à mesure de la consommation, ou encore que l'on connaissait les glaciers—mais cela n'affectait pas du tout la population du royaume ; à peine une certaine classe de Parisiens s'en occupait-elle.

Le secret de Procope finit par être divulgué. En 1690, La Quintynic écrivait : “ Le sel ordinaire appliqué autour d'un vase rempli de liqueur, a la propriété de congeler cette liqueur. ” Ce n'est pas très clairement expliqué, mais enfin le principe était compris.

Jusqu'à 1720 on ne songea pas même à faire une mousse de crème fouettée et d'y mêler la glace broyée et réduite en neige.

Par conséquent les Canadiens ont devancé d'une bonne longueur leurs cousins de France. Nous n'avons jamais possédé le luxe de ces derniers, mais nous avons toujours joui de plus de confort qu'eux.

A qui maintenant attribuer la bonne idée de construire des glaciers à Québec ? Aux personnes qui en avaient vues, soit en Asie ou en Italie :—j'ai nommé les Jésuites, grands voyageurs et fins observateurs.

Peut-être direz-vous que Champlain..... Non ! détrompez-vous : il avait connu l'Espagne et le Portugal où l'on ne songeait pas à conserver la glace. Dans ces pays, l'eau était tenue fraîche au moyen de vases ou cruchons faits d'une terre spéciale ; c'était mieux que rien, voilà tout.

J'ai donc exonéré La Hontan de son ignorance ; mais il n'échappera pas au reproche d'ingratitude, car, après avoir mangé une bonne soupe aux tourtes, une tranche de saumon, une bécasse, des bluets choisis et bu du vin de Bourgogne frappé à la glace canadienne—la meilleure des glaces—il s'oublie jusqu'à donner un coup de patte à ses hôtes. Fi ! le vilain baron !

BENJAMIN SULTE.

UNE IMPRESSION D'ENFANCE

Je pouvais avoir sept ou huit ans lorsque j'ai entendu parler anglais pour la première fois. La paroisse de Saint-Jacques de l'Acadian où j'ai passé mon enfance, ne contenait pas alors et ne contient pas encore aujourd'hui une seule famille de langue anglaise. C'est ce qui explique l'impression qui m'est restée des premiers mots de cette langue qui ont frappé mon oreille.

J'étais à m'amuser avec des petits camarades de mon âge dont les parents étaient originaires de l'Acadie. Le grand père et la grand'mère, qui nous observaient, se mirent tout à coup à converser ensemble dans un langage que je ne comprenais pas. Je demandai quelle était la langue qu'ils parlaient, et mes petits amis me répondirent que c'était la langue anglaise que parlaient entre eux leurs grands parents, qu'ils l'avaient apprise aux environs de Boston où ils avaient demeuré avant de venir s'établir à Saint-Jacques.

Pour le moment je me contentai de cette réponse, pensant bien que c'était là toute l'explication que pouvaient me donner mes camarades. Tout de même il me resta dans l'esprit une préoccupation à ce sujet. Je ne pouvais pas me rendre compte comment il se faisait que des gens vivant dans notre voisinage, cultivant la terre comme mes parents, parlant le français comme nous, sauf un léger accent, conversaient facilement dans une langue que je ne pouvais absolument pas comprendre.

Plus tard, j'appris l'histoire du Canada à l'usage des écoles, j'eus même, je crois, un prix pour en avoir récité un grand bout sans faute. Mais comme on

ne m'avait pas prévenu que Saint-Jacques faisait partie du Canada, je ne trouvai pas dans cette Histoire du Canada la solution du problème qui s'était posé dans mon esprit à propos de langue anglaise. J'avais bien vu, qu'en 1759 Québec avait été pris par les Anglais, que Montréal avait été pris l'année suivante et que, depuis lors, le Canada tout entier était passé sous la domination anglaise. Mais jusqu'alors je n'avais pas vu d'Anglais, et je ne me figurais pas qu'ils parlaient une autre langue que la nôtre. Chez nous, dans tous les cas, rien ne se faisait en anglais ; pourtant le comté dans lequel nous étions s'appelait alors le comté de Leinster (aujourd'hui l'Assomption et Montcalm), nous prononcions *Linsterre*, voilà tout, sans songer qu'on avait fait à notre district électoral l'honneur de lui donner le nom vénéré d'une des anciennes provinces de l'Irlande.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsque j'étudiai l'histoire du Canada pour mon propre compte, que j'appris que les Acadiens, dont les ancêtres étaient venus de France, comme les nôtres, avaient été chassés de leur pays et déportés sur tous les points de l'Amérique, et qu'après avoir séjourné aux États-Unis pendant une ou deux générations, nombre de familles étaient retournées vivre dans l'ancienne Acadie et d'autres avaient pris la route du Canada.

Les Acadiens de Saint-Jacques avaient été attirés dans cet endroit par les messieurs du Séminaire de Saint-Sulpice, qui travaillaient alors à coloniser la partie nord de leur seigneurie de Saint-Sulpice. Il en vint de la Baie des Chaleurs, il en vint des environs d'Albany et surtout des environs de Boston. *Les Messieurs* (c'est le nom que l'on donne encore aux messieurs du Séminaire) avaient fait des sacrifices considérables pour favoriser l'établissement des premiers colons, mais en peu d'années, grâce à la fertilité du sol et à la persévérante industrie de ces braves gens, Saint-Jacques ou la Nouvelle-Acadie devint une paroisse florissante.

Les vieilles gens dont j'ai parlé en commençant, venaient de Boston : c'est là qu'ils avaient appris l'anglais, c'était même, disaient-ils, leur langue habituelle lorsqu'ils vinrent se fixer à Saint-Jacques, mais ils cessèrent de la parler du moment qu'ils se virent en pays français. Ce n'était que lorsqu'ils avaient à se communiquer des choses qui ne devaient pas être comprises de leur entourage, qu'ils se servaient de cette langue, de sorte que leurs enfants ne l'ont jamais apprise.

On m'assure que la plupart des premiers colons de Saint-Jacques parlaient l'anglais, comme le vénérable couple qui avait tant excité ma curiosité d'enfant ; plusieurs même portaient des petits noms anglais, comme *Bonne* pour Benjamin, *Frinque* pour Frank, *Betsé* pour Elizabeth, *Péghite* pour Marguerite, *Guimi* pour Jimmy, *Austine* pour Augustin, *Yannie* pour Johnny. Ces noms sont encore portés dans plusieurs familles, mais c'est là tout ce qu'elles ont conservé de la langue que leurs aïeux ont parlée sur la terre d'exil.

IL Y A QUARANTE ANS

Le "comité de la pipe" du Parlement de la province unie du Haut et du Bas-Canada, comptait, en 1851, parmi ses membres les plus assidus, deux jeunes députés dont l'un, M. Joseph-Charles Taché, fumait beaucoup, et l'autre, M. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, ne fumait pas du tout.

Le Parlement siégeait à Toronto, et les Haut-Canadiens étaient émerveillés de la verve des deux jeunes députés des comtés de Rimouski et de Québec, qui apportaient dans leurs discussions tant de gaieté et d'intelligence, et dont les talents variés faisaient déjà présager un brillant avenir.

M. Chauveau, séduit par l'attrait des réunions du "comité de la pipe," affrontait vaillamment les âcres senteurs de la fumée de tabac ; mais il avait soin de désinfecter ses vêtements en plaçant dans chacune de ses poches d'habit un mouchoir saturé de *patchouli*, le parfum alors à la mode.

M. Taché racontait volontiers ses aventures sur mer et sur terre, par la pluie et par la neige, en compagnie de chasseurs qu'il égalait en audace et dont il partageait les misères et les enthousiasmes.

Un soir surtout, M. Taché mit tant de couleur et de verve dans ses récits pleins d'âpreté et de sauvage grandeur, qu'il remporta un très vif succès. Les députés battaient des mains et frissonnaient. de plaisir, heureux de se sentir si bien à l'abri dans ce Parlement garanti contre les tempêtes par la constitution et la tôle galvanisée. M. Chauveau parlait peu ce soir-là, mais il souriait de l'air d'un homme qui médite quelque chose.

Le lendemain, le jeune député de Rimouski reçut, sous une double enveloppe, une pièce de vers, signée *Josephite*, écrite en belle écriture ronde. Voici cette pièce :

RIMOUSKI

(Imité de la chanson de *Mignon*).—A. J.-C. TACHÉ ŒUYER, M. P. P.

" Connais-tu cette terre..... ? " (GORTHE)

Connais-tu cette terre où se fond le marsouin,
Où l'on entend gémir le huard, le pingouin,
Où juillet est brumeux, où, dans la canicule,
On grelotte en plein jour ainsi qu'au crépuscule ?

La connais-tu la terre où l'avoine périt,
Où la pauvre patate avec peine fleurit,
Où le vent du Nord-Est douze mois dans l'année,
D'harmonieux accords remplit la cheminée ?

C'est là que je veux vivre avec mon bien-aimé ?
C'est là que nous irons, ô toi que j'ai charmé !
Nous y serons heureux comme des hirondelles ;
Tous deux nous porterons sur nos cœurs. . . . des flanelles.

Nous irons sur la grève aspirer le varech ;
Le soir nous mangerons un peu de hareng sec.
Si le catarrhe en maître attaque nos poitrines,
Si nos jours sont comptés par les Parques chagrines,

Ensemble nous mourrions ! Au fond de l'Anse-au-Coq
 Nous serons inhumés avec ou sans cortège ;
 Pour toute inscription, sur le funèbre roc,
 L'hiver apportera quatorze pieds de neige.

JOSEPHTE.

Toronto, 4 août 1851.

La réponse ne se fit pas attendre. M. Chauveau était rendu à son siège de député, dans l'après-midi du 5 août, lorsque son collègue M. Taché se présenta à lui et lui remit une lettre ouverte en lui disant :

—Voici la réponse à votre épître en vers.

—Mon épître en vers ? Mais je ne vous ai pas écrit.

—Oh ! ne niez pas. je vous ai facilement reconnu.

—Et à quoi m'avez-vous reconnu ?

—A l'odeur : votre papier sentait le *patchouli*.

—“ Cré Sauvage ” ! (textuel) répliqua M. Chauveau : moi qui croyais vous avoir dépisté !

Voici cette réponse de M. Taché ainsi que la réplique de M. Chauveau :

REPONSE

Je connais cette terre et je l'aime si bien,
 Que sur mon cœur, hélas ! tes vers ne feront rien.
 Les brumes effrayant ta frileuse personne,
 A son mâle habitant n'offrent rien qui l'étonne.

La tempête mugit ! Sur sa barque rapide
 Il s'élançait, et, docile à la main qui le guide,
 L'esquif ouvre les flots. . . . Oh ! la mer en fureur
 A des beautés, crois-moi, défiant le rimeur.

Monté sur son canot, quand la vague repose
 Au sein d'un calme plat, gaïement il se dispose
 A chasser le huard aux brillantes couleurs,
 La gentille pétrelle et les canards plongeurs.

Tu te plains de l'hiver, pauvre enfant des salons,
 Tu te plains de la neige et des froids aquilons,
 Tu te plains du roc nud où la lame se brise :
 Sybarite élégant, va chauffer ta chemise !

Ne crains pas le catarrhe à nos fortes poitrines !
 Dans nos fertiles champs, il n'est pas de famines.
 Josephite peu s'enquiert où l'on doit l'enterrer,
 Certaine que toujours il faudra bien l'aimer.

J. C. T.

Toronto, 5 août 1851.

REPLIQUE

Toronto, 5 août 1851.

J'ai longtemps médité ta poétique épître :
 Elle est encore ouverte au coin de mon pupitre.
 Je me plains de l'hiver, me dis-tu ? Mais non pas,
 C'est l'été qui m'étonne en tes heureux climats !

Les brumes de juillet, non celles de novembre,
 Les frimas du mois d'août et non ceux de décembre
 Ont inspiré ma muse. Au reste, que chacun
 Chérisse son pays, c'est juste et c'est commun.

Au tendre rossignol, préfère le pingouin,
 Va chasser le huard, assommer le marsouin,
 Nourris-toi de gruau, bois de l'huile à plein verre,
 Sois heureux à ton goût, sur cette aimable terre.

P. J. O. C.

Quatre ans plus tard, M. Chauveau prononçait son grand discours de Sainte-Foye, et M. Charles Taché, chargé d'une mission officielle, partait pour la France, d'où il revenait, l'année suivante, décoré de la Légion d'Honneur par Napoléon III. Les prévisions des membres du "comité de la pipe" commençaient à se réaliser.

On connaît la carrière publique de M. Chauveau et on sait quel lustre il a jeté sur l'éloquence et les lettres canadiennes.

Sous le titre : *Des provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union fédérale*, M. Taché publia dans le *Courrier du Canada*, en 1857, une série d'articles qu'il réunit plus tard en volume et qui servirent de canevas au grand œuvre de la confédération canadienne, élaboré par sir George-Etienne Cartier, sir John-A. Macdonald, sir Etienne-Pascal Taché, sir Hector Langevin, sir N.-F. Belleau, l'honorable J.-C. Chapais, l'honorable George Brown, sir Charles Tupper, sir Leonard Tilley, sir A.-T. Galt et, quelques autres, et inauguré le 1er juillet 1867.

Ce fut à M. Chauveau qu'incomba la tâche difficile d'organiser le gouvernement provincial de Québec dans la confédération. Il avait alors quarante-sept ans.

Après avoir marqué de sa forte empreinte le journalisme catholique du Canada, M. Taché se rendit à Ottawa, où il sut enrichir les archives du ministère de l'Agriculture et de la Statistique d'une foule de mémoires sur les inventions nouvelles, la santé publique, la propriété littéraire, etc, etc. Entre temps, il réunissait les matériaux d'une histoire du pays des Hurons, et commençait à rédiger un grand ouvrage sur la lèpre,—ouvrage aujourd'hui à peu près terminé.

Il y a quelques années, un jeune économiste français de passage à Québec, M. René Mauzaize, me disait que la statistique canadienne, telle que créée et dirigée par M. Taché, était la première statistique du monde. J'ignore s'il rendrait un semblable témoignage de notre statistique actuelle ; mais ce sujet n'est guère du ressort de la *Kermesse*.

Je tenais à rappeler ce qui précède, afin que nul n'en ignore parmi nos plus jeunes lecteurs, et à proclamer au son de l'olifant que la gloire,—cette fumée que l'on ne cherche pas à combattre avec du patchouli,—n'a nullement fait défaut aux deux agréables rimeurs d'il y a quarante ans.

ERNEST GAGNON.

Imprimeur *L. BOURGEOIS* =: Releur: =

11 & 13, Rue Duval, Québec

—: EDITEUR DU:—

Courrier du Canada,
du Journal des Campagnes,
du New-York Canada,
des Annales de Ste-Anne,
des Annales du T. S. Rosaire,

ET DU

Calendrier de la Province Ecclesiastique de Québec,

—: SPECIALITES:—

Impressions de Luxe,
Musique Typographique,
Cartes de Visite,
Registres et Livres Blancs,
Blancs d'Association
et de Notaires,
Factures, etc., etc.

Assurez-vous contre le Feu avec la

COMPAGNIE D'ASSURANCE

 PHENIX
DE HARTFORD

 (ETABLIE EN 1854) 



<i>Capital en Argent</i> -----	\$ 2,000,000 00
<i>Depot au Gouvernement du Canada</i>	139,860 00
<i>Actif pour pertes par incendie</i> ---	5,676,386 79
<i>Reclamations payees depuis l'orga-</i> <i>nisation de la Cie</i> -----	39,027,738 02

SUCCESSALE DU CANADA :

Bureau Principal : MONTREAL

GERALD E. HART,

GÉRANT GÉNÉRAL

J. G. BRUNEAU,

Agent Général

J. G. TESSIER, Agent Spécial.

ELIE NOEL, Agent Spécial pour St-Sauveur.

Bureau du Jour : 65, RUE ST-PIERRE, B.-V.

Bureau du Soir : 368, RUE DU ROI, St-Roch.

 TELEPHONE 814 